

Harry Mathews

Sainte Catherine



P.O.L

Texte de présentation

En début de soirée l'air est secoué par un gong. On est peut-être encore dans l'eau, dans cette chaude soirée, ou, sortant de la douche, en train de secouer l'eau de ses oreilles. Et c'est le gong, votre sang ne fait qu'un tour quand on est secoué par ce tremblement monstrueux, qui n'est qu'un début, car plusieurs coups assésés à cet énorme gong font éclater de leur démesure le calme de la soirée.

Sainte Catherine

DU MÊME AUTEUR

- CONVERSIONS, roman traduit par Claude Portail, Gallimard, 1969. Collection « L'Imaginaire », 1989.
- SIX POÈMES, traduits par Georges Perec, *in Vingt poètes américains*, Gallimard, 1980.
- PLAISIRS SINGULIERS, traduit par Marie Chaix, P.O.L., 1983.
- LE VERGER, P.O.L., 1986.
- CIGARETTES, roman traduit par Marie Chaix, P.O.L., 1988.
- LE NAUFRAGE DU STADE ODRADEK, roman traduit par Georges Perec, P.O.L., 1989 (première édition, Hachette/P.O.L., 1981).
- CUISINE DE PAYS, nouvelles traduites par Marie Chaix, Martin Winckler et Jean-Noël Vuarnet, P.O.L., 1991. *La nouvelle intitulée Cuisine de pays a été publiée par les éditions Plein Chant, dans la Bibliothèque Oulipienne (1990).*
- 20 LIGNES PAR JOUR, traduit par Marie Chaix, P.O.L., 1994.
- LE SAVOIR DES ROIS, *in* La Bibliothèque Oulipienne, vol. 1.
- ÉCRITS FRANÇAIS, *in* La Bibliothèque Oulipienne, vol. 3.
- LE JOURNALISTE, traduit de l'américain par Martin Winckler avec le concours de l'auteur, P.O.L., 1997.
- LES VERTS CHAMPS DE MOUTARDE DE L'AFGHANISTAN, traduit de l'américain par Georges Perec avec le concours de l'auteur, P.O.L., 1998.

Harry Mathews

Sainte Catherine

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© **P.O.L** éditeur, 2000

ISBN : 978-2-8180-0917-8

En début de soirée l'air est secoué par un gong. On est peut-être encore dans l'eau, dans cette chaude soirée, ou, sortant de la douche, en train de secouer l'eau de ses oreilles. Et c'est le gong, votre sang ne fait qu'un tour quand on est secoué par ce tremblement monstrueux, qui n'est qu'un début, car plusieurs coups assénés à cet énorme gong font éclater de leur démesure le calme de la soirée. On ne sait même pas qu'il s'agit d'un gong.

On pense à une alarme, on est peut-être secoué par des souvenirs d'alerte dans une lointaine soirée de guerre, quand sa vie n'était qu'à son début. On finit par traverser l'espace de cette soirée qui vous sépare de la source de votre gêne, de ce gong. On se dit, j'aurais dû comprendre dès le début.

J'étais enfantin, idiot, d'en être si secoué.

En début de soirée, l'air est secoué par un gong, simple et lugubre signal de l'heure du drink. Le fracas remplit très bien son rôle de signal, soulignant chaque jour l'angoisse de l'heure d'avant la nuit, celle qui donne l'idée de se payer un drink. Les désirs se réveillent et les remords aussi, à cette heure dont la force (sinon le sens) paraît aussi simple que l'envie sournoise et évidente de prendre un drink, qu'on le prenne avec le sourire ou le soupir, lui-même signal d'un pro-

cessus irrésistible qui vous pousse vers un deuxième drink. Même en parlant, on pense, à travers un temps qui n'a plus d'heure, à l'avenir, au passé, à un ailleurs d'où surgira le signal des regrets d'une enfance qu'on pensait belle et simple ou des espoirs d'une réussite en argent ou amour : la réussite qui sera le signal qu'on rira désormais en avalant son drink. Oui, que sa vie est à soi, débordante, sûre et simple comme le doux choc des glaçons qui tintent à cette heure, signal simple et lugubre de l'heure du drink bien que superflu pour les habitués, surtout les jours où la pluie a déjà rempli le Sphinx de son lot d'habitués. Tous sauf exception ne pensent qu'aux beaux jours d'hier et de demain. « Ça ne durera pas, cette pluie, une petite averse, pas plus. »

Il y a pourtant des jours où de telles remarques sonnent creux. Inutile de faire semblant sous la persistance d'une pluie

monotone, sans une percée du soleil auquel ils sont habitués sauf parfois le soir, loin, au-delà de cette pluie – « Ah, c'est pas de saison ! » – qui pendant les nuits et les jours tapote sur la toile de la terrasse. Les habitués s'y tiennent quelquefois, scrutant d'un œil inutile dans l'été pourri une mer, un horizon habitués au soleil et aux étoiles. Indifférente, la pluie persévère dans son travail de trempe, inutile à rafraîchir l'espoir des visiteurs qui payent ces jours, inutile pour les habitués ; et quand la pluie pendant des jours dilue à peine l'âpreté de la mer, tous ont le sentiment de vivre en peine, vacanciers et gens du pays unis dans l'âpreté d'une déception (manque de sous ou du soleil sur la mer).

On ne s'attendait pas à moisir dans l'âpreté et dans un ressentiment sans objet que ne dilue guère la foi dans un beau temps revenu, et la mer insiste et

crache sur cette espérance qui peine. On s'attendait à ceci : ouvrir sa fenêtre sur une mer où jour après jour une brise sans âpreté n'inscrive que des rides tremblantes à peine dans une lumière soutenue qu'aucun nuage ne dilue. Maintenant on regrette d'être logé si péniblement, les volets fermés pour ne pas voir cette mer à travers une lumière grise que la pluie dilue.

Seul, dès avant le gong, un whisky sec, tout âpreté, dilue à peine l'âpreté de la mer.

C'est un soir de vent, de tonnerre et de pluie. Elle est plongée dans la lecture des *Hauts de Hurlevent* en bande dessinée. Un brusque coup de tonnerre, et la petite pluie persistante se change en pluie d'orage, avec des éclairs nets ou diffus, et un tonnerre qui dirait-on fouette les frondaisons dans le gris du soir. Par le cadre de sa fenêtre s'infiltrèrent des minces fils de

pluie poussée par les coups de bélier que le vent assène contre l'abondance soudaine d'une pluie que ne veut ni homme ni herbe, pas plus que le tonnerre qui vous fait sauter comme un enfant, ou ce vent qui arrive presque à étouffer le gong du soir.

Elle décide de descendre au bar, prendre le vent. Après tout, elle n'est pas née de la dernière pluie; et la solitude la chagrine en ce commencement du soir plus que le fracas des vents ou les roulements du tonnerre.

C'est un soir de pluie, de tonnerre et de vent. Cela la frappe comme un batteur son gong, lui sautant dessus comme une sale petite frappe. Ça la prend dans son tourbillon comme dans un batteur à œufs, lui faisant oublier le tintamarre du gong, air eau tonnerre formant un seul batteur pour la faire déboucher sous la foudre et,

après cela, courir tête baissée et bras serrés vers le gong dont les palpitations s'émiettent après la dernière frappe. Perdu dans le gris de l'air, le scintillement du gong. Dehors ni chat ni rat ni un seul batteur de grève.

Et puis dedans, des gens bien secs, ce qui la frappe – sont-ils là depuis midi? – mais il y a plus que cela : elle s'est arrêtée devant le jeune barman avec son frappe-cocktail et une voix, aussi grave et vibrante qu'un gong, pénètre dans son oreille. Elle ne s'attendait pas à cela, pas si tôt, toute secouée qu'elle est par le céleste batteur. C'est elle le gong que le batteur frappe, cela plonge en elle comme un Boeing dans la mer. C'est comme au téléphone, le son d'une voix peut tout, qu'elle se dit. Avant de le regarder, elle s'imagine en Boeing à trois kilomètres au-dessus d'une lointaine mer, invitée à toucher aux commandes par le charmant pilote du

Boeing qui la guide de ses mains expertes. Elle plonge, elle se retourne. Derrière lui s'étendent la plage sombre et la mer furieuse, elle pose vite ses yeux sur lui, voit ses yeux sur elle, se détourne dans un tumulte qui dépasse celui de la mer. Son thorax vibre comme la coquille d'un moteur du Boeing où elle se voit très bien en ce moment (pauvre de moi, elle pense, je suis vraiment trop plouc) ou faisant la plonge à Sydney, à Tampico... Elle se reprend ou fait semblant, elle le regarde à nouveau, longuement, devant la mer, la vitre, les autres. Il sourit; elle aussi. Il plonge ses yeux dans les siens. Il est baraqué comme un Boeing. Avec elle son Boeing plonge dans la mer.

Ce n'est qu'une invitation à prendre un drink. « Permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir... » (invitation des plus classiques, des plus directes). « Aimeriez-vous prendre quelque chose? » (la chose en

question n'étant qu'un drink, bien qu'elle ait déjà en tête d'autres choses à prendre. Cette folie qui s'est subitement emparée d'elle, ce n'est que l'effet de sa solitude sans doute, il faut penser au drink maintenant, rien d'autre, à cette banale invitation). « Par ce temps de cochon n'aimez-vous pas un drink, façon de vous remonter? » Il faut qu'elle se décide, c'est à prendre ou à laisser, et tout de suite, pourquoi cette invitation la met-elle dans un tel état, cela n'engage à rien, ce n'est que la distraction d'un moment pour cet homme, une invitation facile, lui qui ne pense que vaguement aux suites possible d'un drink. Déconcertée, elle dit : « Excusez-moi, c'est rien, ce n'est qu'un truc que j'ai oublié, je vais vite aller le prendre. »

Ce n'est que pour un drink, cette invitation. Elle essaie de comprendre. Pour se réfugier elle s'enfuit vers la mer.

Plutôt dire qu'elle fait tout sauf se réfugier : elle est bêtement prise de panique et s'enfuit sans raisonnement aucun vers la plage et la mer. Elle ne sait pas loin de quel danger elle s'enfuit. Elle sait même que le seul danger pour elle est en elle, que ce n'est pas dans cette mer enragée que ses démons pourront se réfugier. Pourtant ses démons trouvent un reflet juste dans la mer qui s'entortille sur elle-même. La lumière s'enfuit vers un horizon brouillé par la grisaille pour se réfugier loin de la nuit lourde et implacable ; la nuit qui instaure pour tout un chacun une envie de se réfugier devant le vent et la pluie et le noir. Elle va vers la mer avec un désir inarticulé de saisir le pour et le contre, de savoir pourquoi elle s'enfuit. Elle s'enfuit maintenant pour se réfugier loin de la mer. Elle se sent trempée par les spasmes de la pluie que fouette le vent et qui lui colle une trempée à chaque bourrasque, des spasmes et des frissons, bien

que ce soit une pluie et un vent d'été. Elle sait que dans sa chair des spasmes d'effroi la marquent plus que l'effet que ressent sa peau sous les agitations du vent et de la pluie, ce serait presque une jouissance de se retrouver trempée par tout ce qu'un ciel bruyant mais lointain crache comme pluie et vent, ponctués comme au cinéma par les spasmes de tonnerre.

Cela lui donne même l'envie de tremper dans le tango de cette nuit (et à ce moment elle sent que son choix est fait et qu'elle en sort comme le fer trempée à nouveau, légère aussi, légère et souple comme la pluie). Il faut qu'elle se change quand-même, elle en sent l'urgence puisque, bien que disparus ses propre spasmes de panique, à travers les spasmes de pluie qui l'ont trempée, il y a une chose qu'elle ressent : elle veut se dissoudre en lui comme un glaçon dans un drink. Elle veut se dissoudre dans ce tango nocturne,

se dissoudre dans les deux tempêtes qui lui avaient fait froid comme un glaçon dans le dos et à présent la réchaufferont comme l'alcool d'un drink; et si on sent flotter à sa surface un glaçon, c'est juste de quoi ralentir l'ardeur qu'elle accepte, qu'elle veut et qu'elle veut trouver, pourquoi pas, à travers le fameux drink offert par ce bel étranger, lui qui a su dissoudre, en prononçant ce pauvre mot un peu guindé de « drink », son intégrité qu'elle voulait aussi pure et dure qu'un glaçon intact sous le soleil de janvier. Oui, la dissoudre et que le monde pense d'elle ce qu'il veut.

Que le monde pense ce qu'il voudra, se dissoudre dans la fumée de ses envies, qui ne visent un drink que comme le moyen pour atteindre ce que surtout elle veut et pour quoi elle se sent prête à avaler un gros glaçon : après le glaçon dans le drink elle veut se voir elle-même en lui se

dissoudre. Elle veut trembler entre ses mains ainsi qu'un gong. Depuis des jours elle ne sait plus ce que c'est que trembler sinon petitement, en regardant bêtement ses mains inutiles, molles, incapables de frapper un gong, de frapper tout court, de saisir à pleines mains sa vie, celle qu'elle ne connaît pas et qu'elle veut ; image aussi exotique que le bruit du gong quand avant le crépuscule il se met à trembler, agitant rêves neufs et souvenirs perdus, ce gong palpitant avec une force qui lui fait crisper des mains inutiles, la pousse vers des pleurs impossibles et la fait trembler devant la navrante lacune de ne pas savoir ce qu'elle veut. Enfin, l'espace d'un moment au moins, elle pourra trembler pour de bon, sa chair et son souffle vibrant comme le gong. Enfin, le temps d'un petit trajet au moins, elle sait ce qu'elle veut : cet homme qui lui rend son désir et remet sa vie entre ses mains. Et ses mains à lui... Le gong a tremblé. Elle

sait ce qu'elle veut. Elle revient le trouver pour accepter le drink.

C'est terriblement facile. Il semble trouver que c'est sans importance si elle a attendu avant d'accepter de se rasseoir à côté de lui pour boire un drink. Il ne semble pas surpris quand, avant d'accepter son insouciant invitation, elle s'en va et puis revient dans d'autres habits. Qu'elle veuille enfin boire un drink ne lui inspire apparemment aucune raison de trouver qu'elle ait hésité un seul instant. Et quel drink veut-elle, maintenant, avoir le plaisir d'accepter ? Et lui, qu'est-ce qu'il boit ? demande-t-elle, pour trouver une petite pause, pendant que lui revient une idée de boisson possible, le temps de trouver ce que signifie exactement ce curieux mot de « drink » dans son parler à lui. Alors il ne lui revient, quand il lui propose « Un gin-tonic ? », que de l'accepter.